

cinq millions. Mes frères jugeront si je suis digne de commander.

Un troisième se faisait fort de voler dix millions en deux ans; il s'agissait d'une spoliation merveilleusement combinée, basée sur une guerre civile prévue en Espagne. Ce dernier candidat avait exposé un plan qui séduisait l'assemblée, lorsque tout à coup le galop d'un cheval retentit. Dans la gorge, la foule s'agitait sur le passage d'une jeune femme montée sur un cheval arabe qui dévorait l'espace; le peuple murmurait le nom de l'amazone avec admiration.

Le conseil des chefs suspendit la séance; on avait reconnu l'amazone.

— C'est Elora qui vient disputer l'anneau! avait dit l'un d'eux.

Et les tribus tressaillant de joie, toutes répétaient avec sympathie ce mot:

— C'est Elora! — Ceux de sa famille la nommaient Lora par abréviation et lui lançaient la bienvenue. Tous l'acclamaient.

Elle passa rapide! Le coursier bondissait, franchissant les rucs escarpés, il s'arrêta blanc d'écume à l'entrée de la grotte; la jeune femme y pénétra calme et souriante.

C'était cette étrangère qui avait si étrangement dompté le vampire dans l'auberge maudite... A cette heure, au milieu de tous ces profils énergiques, elle apparaissait comme le génie de cette race dont la beauté rayonnait en elle.

Le prestige d'Elora était depuis longtemps établi sur ses frères; elle était l'orgueil des gitano! D'un pas ferme, elle se dirigea vers le rocher sur lequel devait s'asseoir l'élu; d'une main sûre elle s'empara de l'anneau et le mit à son doigt. Puis elle s'assit malgré les murmures que soulevait son audace.

— Frères, dit elle, je suis reine et nul ne le contestera, car nul n'apportera une dime à prélever sur cent millions!

Un long frisson d'étonnement agita l'assemblée. Cent millions... Jamais zingari n'avait rêvé d'accomplir un vol aussi considérable.

— Frères, dit la jeune femme, à cette heure je suis authentiquement comte-se et mon frère est devenu baron de Jallisch; nous sommes héritiers légitimes du duc de Trieste; entre nous et cette succession il y a une lignée à faire disparaître; elle périra. Le duc n'a fait aucun testament, nous en avons la certitude absolue.

Elle donnait tous ces détails avec une précision incisive; on l'écoutait avec une émotion extrême et une profonde déférence. Elle reprit:

— A cette heure, le baron de Jallisch, mon frère, fait disparaître le duc dont le décès ne sera constaté que quand il en sera temps. Voilà mon but, voici mes titres — elle montra des parchemins — je puis, si vous doutez de moi, vous donner des preuves concluantes; mais dès aujourd'hui j'apporte aux chefs pour être expédiés aux gardiens du trésor la dime d'une affaire de trois millions que Jallisch et moi nous avons menée à bien.

Puis, tendant un portefeuille au plus âgé des chefs, elle reprit:

— Quel est celui de vous qui a mieux fait que Jallisch et moi?

Personne ne releva le défi.

— Le passé, reprit-elle, répond de l'avenir! Avant deux ans, je vous donne, chefs, rendez-vous dans mon palais pour vous remettre la dime prélevée sur les cent millions que je saurai conquérir...

Bientôt, comme un tourbillon, le cortège de Lora descendit de la grotte; la reine, sur son coursier, était escortée par tous les chefs auxquels on avait amené leurs chevaux; elle passa la revue de ses de l'Occident à l'Orient au milieu des acclamations frénétiques de la multitude. Puis chaque chef reprit son rang, en tête d'une famille.

La tribu de la reine prit alors place autour d'elle, et, à un geste de la souveraine, le défilé de toutes ces voitures commença au trot, emportant cette armée de mendiants qui se trouvait à cette heure dans les mains les plus habiles et les plus terribles qui eussent jamais dirigé cette association de malfaiteurs redoutables, prêts à tout, prompts au vol, servis par des instincts sanguinaires, doués d'une merveilleuse organisation, de facultés inouïes de ruse, d'adresse, et surtout forts de leur dédain pour les lois, de leur courage en face de la mort et de leur mépris de la vie.

Toute cette nation en guenilles, mais fière de sa force et de la liberté, passa devant la reine, lui jetant son salut et son adieu, se mettant aux quatre coins de la France au service de la souveraine, prête à exécuter ses ordres, et à porter des messagers aux tribus des pays étrangers, tenues par les usages de prêter assistance dévouée à cette reine, alliée de leur roi.

Le défilé fut long et superbe d'enthousiasme et d'entraînement.

Deux heures de nuit seulement restaient à s'écouler encore, quand la dernière voiture eut disparu sous les avenues de la forêt; au loin, l'on entendait les roulements sourds des chars lancés au trot; les feux s'éteignaient et l'ombre redescendait sur le théâtre où s'était accompli cet événement. Lora n'avait plus autour d'elle que sa tribu.

Elle était entourée des gens de cinq voitures, fous d'orgueil et de joie. C'était pour eux un bonheur d'avoir donné une reine à la nation; ils entouraient Lora et la félicitaient. Celle-ci les groupa d'un geste autour d'elle.

— Frères, dit-elle, il faut pour un temps renoncer à la vie errante, à la liberté, aux longs voyages; j'ai besoin de vous. Mettez en sûreté vos voitures, vos enfants, votre or; que les vieillards et les vieilles femmes restent à la garde de ce que vous laisserez derrière vous, que tous les autres revêtent leur costume hongrois et se rendent à mon hôtel, à Paris. Frères et sœurs, je vous attends bientôt; que les étoiles de l'Orien vous guident!

Elle tendit ses mains aux siens qui les couvrirent de baisers, et, lançant son coursier, elle partit seule, à fond de train, disparaissant bientôt dans la direction de Fontainebleau. Derrière elle sa tribu suivait d'une allure moins vertigineuse, mais si rapide encore, qu'au jour les gardes à cheval cherchèrent en vain de la rejoindre en suivant sa piste.

Cette fois la police de la forêt ne put rien savoir de ces mystères qui se déroulaient de loin en loin pendant certaines nuits dans les gorges de Franchart.

II

LE BARON JALLISCH

Nous sommes à Paris aux Champs-Élysées, dans un des hôtels splendides qui se sont élevés sous l'administration du baron Haussmann; la comtesse Burnorff, dans son boudoir est aux mains de son coiffeur, il est deux heures après midi. En ce moment on gratte à la porte; une femme de chambre entre et dit à la comtesse:

— Monsieur le baron demande si madame peut le recevoir.

— Dans un instant je suis à lui, répond la jeune femme.

Et elle fait signe au coiffeur de se hâter; celui-ci s'empresse.

Dans le salon voisin, se promène un homme de quarante ans environ, grand mince, sec, nerveux, portant les moustaches et l'impériale, serré dans une redingote noire, ayant l'air d'un officier ou plutôt s'en donnant l'air. Le profil du visage se découpe mince et aquilin; l'œil est jaune, brillant, métallique comme celui du faucon; le teint est basané; le cou maigre se gonfle d'une